

vous faire reconnaître, enjambez le seuil du pied droit et levez les yeux au plafond."

Quelques autres indications furent en outre données aux nouveaux adhérents. Ainsi, un mouchoir noué au cou avec deux nœuds par devant et les bouts pendants, désigne un membre de la société. Des jonques se rencontrant en mer ont telle ou telle manière de placer leurs voiles et leurs pavillons pour indiquer à quel *hoé* elles appartiennent.

Après l'énumération de tous les signes de reconnaissance, chaque membre se piqua le doigt du milieu de la main droite et en fit couler quelques gouttes de sang dans un bol d'arack. Chaque candidat dut en faire autant. Le bol circula, chacun y trempa ses lèvres, et les candidats furent salués du titre de frères et reçurent une empreinte sur un morceau de soie.

Et voilà comment Yô-chéou put exercer impunément sa méchanceté et tenter de devenir riche par des moyens réprouvés.

En Chine, l'influence des sociétés secrètes est considérable et, pour tout dire, désastreuse. Aussi, le gouvernement de l'empereur sévit-il contre elle avec la plus grande sévérité. Les plus affreux supplices—et l'on sait s'il y en a dans le code chinois—sont réservés aux adhérents de ces associations. Il y a quelques années, quarante membres de la société du *Lys d'eau*, surpris dans une assemblée à Hong-Kong, furent pendus dans la huitaine.

Et l'on se rappelle les exécutions en masse auxquelles donnèrent lieu les répressailles des Taïpings. Ces Taïpings se fortifiaient par l'adhésion des sociétés secrètes. Parmi eux, il y avait des femmes et des enfants. Les prisonniers étaient réunis dans un espace découvert, et on lançait sur eux une troupe d'exécuteurs, le sabre nu.

C'est en quelque sorte une manie chez les Chinois de se former en associations constituées publiquement ou fonctionnant en secret. Les *honi* ou *hoé* se maintiennent de génération en génération, embrassant presque tous les hommes dans leur cercle d'activité. Les villes de la Chine n'ont peut-être pas un seul habitant, riche ou pauvre, bourgeois ou travailleur, qui n'appartiennent à un groupe sociétaire quelconque.

L'association dans ses diverses formes s'est retournée contre l'ordre public ; elle a pu le mettre en péril. On l'a bien vu lors de l'insurrection des Taïpings.

Les Taïpings représentaient une évolution dans le développement national ; ils n'ont pas été soutenus jusqu'au bout par l'opinion publique, parce qu'ils s'étaient lancés avec trop de hardiesse.

C'est en 1848 que commença la révolte, d'abord simple querelle du culte, suscitée par un maître d'école, et bientôt après guerre civile dans laquelle les passions religieuses, les intérêts et les haines des classes entrèrent en lutte.

Tandis que la grande insurrection fanatique était arrivée jusqu'à Nankin, où s'intronisait l'usurpateur qui s'était d'abord présenté comme un Dieu et se contentait du rôle plus humble d'empereur, des insurgés, appartenant à la société du *Poignard* (ou des *Petits Sabres*), animés du seul désir de piller, envahissaient des villes opulentes et les frappaient d'un impôt de guerre. C'est ainsi que, en 1853, cinq cents affiliés à la société du *Poignard*, renforcés par des voleurs et des brigands, pénétrèrent dans Chang-Hai, après avoir assassiné la troupe qui gardait une des portes de la ville. Ils envahirent et saccagèrent les hôtels des principaux mandarins, ne rencontrant du reste qu'une faible résistance.

L'insurrection avait beaucoup de chance de triompher, lorsque les Européens vinrent en aide à la dynastie mandchoue, en créant des corps francs, soutenus par des troupes régulières anglo-françaises. Très habilement, les Taïpings faisaient toutes sortes d'avances aux missionnaires. Ils avaient mis la Bible au rang de leurs livres sacrés, et même offert une place dans leur gouvernement aux chrétiens étrangers ; mais les Occidentaux résidant en Chine firent passer avant tout les intérêts de leur commerce, et grâce à eux le souverain mandchou put reconquérir la totalité de ses Etats.

Les alliés de l'empereur reprirent rapidement aux Taïpings tous les points stratégiques ; les soldats chinois achevèrent l'œuvre et exterminèrent les affamés devenus brigands par misère et qui,

sous le nom de Nienfei, ravageaient les campagnes.

L'unité de l'empire fut rétablie, mais la restauration de l'ancien ordre de choses n'est qu'apparente. Les diverses sociétés secrètes travaillent dans l'ombre, et surtout la société du *Lys d'eau*, celle du *Thé pur*, celle de la *Triade*, dans laquelle la préséance est fixée par l'époque de l'affiliation, les plus anciens devenant par cette disposition les premiers et les chefs.

Il y a en outre bien d'autres sociétés secrètes aux noms encore inconnus. Toutes ont pour but avoué le renouvellement politique et social de la Chine ; mais la plupart cachent sous les grands mots de réforme et de liberté la convoitise de leurs affiliés et leur âpre désir de trouver leur satisfaction dans un bouleversement de l'empire.

DANIEL ARNAULD.

LE PLUS GRAND DES AMOURS

LLE a dix ans. Des cheveux bruns tombent en lourde masse sur ses épaules ; quelques-uns voltigent sur son front enfantin, dont ils laissent voir les contours harmonieux. Sur la joue fraîche et rose, une petite fossette s'aperçoit à chaque instant, car un rien fait rire l'enfant.

Elle est habillée d'une robe de velours bleu foncé que dépasse une fine broderie, ses bas de soie sont grenat, sur de petits souliers en peau de daim s'épanouit un nœud rouge.

Assise près du foyer sur un tabouret, aux pieds de sa mère, elle joue avec le chat blanc qui fait patte de velours ; tout à coup, levant ses yeux noirs pleins d'une tendre gaieté, elle dit :

—Mère, vois-tu, quand je serai grand...
—Que feras-tu ?
—Je t'aimerai encore plus... puis...
—Puis ?
—Je serai toujours ta fille chérie...
—Certainement.
—Je sais bien ce que je veux dire, moi...
—Et tu veux dire ?
—Que je n'aimerai jamais que toi et mon papa... jamais, jamais !...

.

Elle a vingt ans.

Il est minuit, tous les bruits sont éteints. Sur la haute cheminée, deux candélabres d'argent sont allumés. D'anciennes tapisseries d'Orient couvrent les portes, leurs plis s'étendent encore sur le tapis moelleux.

Des roses blanches dans une coupe de lapis envoient un parfum pénétrant.

Sur une table de cristal incrusté d'argent, sont amoncelés les présents offerts à la jeune mariée.

Elle, assise sur un coin du canapé de satin vert, enveloppée d'un peignoir de laine blanche à flocons de soie, appuie sa belle tête rêveuse au coussin.

Ses cheveux sont relevés en gros nœud tordu, son visage est légèrement pâle ; le regard de la jeune femme est tendre et inquiet tout ensemble.

Une portière s'est soulevée.

C'est lui !

—Bonheur ineffable, pensait-elle, rien au-dessus de toi !

.

Deux ans plus tard.

Le soleil est déjà haut, mais dans la serre que recouvrent d'élégantes toiles, il fait frais.

Au milieu des mousses et des fleurs, entre deux palmiers, est suspendu un tout petit hamac indien brodé de plumes d'oiseau-mouche, un bel enfant y est couché, il dort.

Elle, debout, regarde ce trésor, son bien ; ses doigts donne de temps à autre une légère impulsion à la corde qui suspend la petite nacelle aérienne.

Le visage rayonnant, elle attend le réveil ; ce réveil où s'ouvriront subitement les doux yeux bleus comme s'épanouit sous un rayon la pervenche au bois ; où les petits bras tendus, le sourire à la bouche, l'enfant, en la voyant, dira : maman !

Et elle murmure :

—Tu es ma vie, enfant adoré ! l'amour que tu

m'as fait connaître a pris mon être tout entier, il n'en est pas de plus fort !

.

On est au matin.

Tout est sombre pourtant, la neige couvre le sol ; au loin déjà retentit le tambour, le clairon sonne.

Elle va et vient dans la pièce.

Sa robe est de serge noire, sur sa poitrine est attaché un petit carré de drap blanc où brille la croix rouge de Genève.

Ses cheveux bruns sont légèrement argentés vers les tempes ; elle est encore belle, plus belle que jamais peut-être sous l'impression poignante et noble qui envahit ses traits.

Elle achève un sac de soldat, elle le soulève :

—Qu'il est lourd !

Un pas rapide se fait entendre.

Un jeune homme se précipite dans ses bras.

Ses cheveux châtains sont rejetés en arrière et découvrent son front d'ivoire ; ses yeux doux et fiers brillent de tendresse et de courage ; il a vingt ans.

Elle l'adore, elle est encore tout pour lui.

Le clairon sonne de nouveau.

Le jeune homme met le sac sur ses épaules larges et gracieuses.

Il s'approche encore d'elle, dont le regard ardent et tendre l'enveloppe tout entier :

—Mère ! mère adorée...

Il prend le fusil.

Encore le clairon...

—Va mon fils... fais ton devoir...

Leurs âmes se noient dans un dernier regard.

Il est parti.

.

Le plus grand des amours, c'est toi qui l'inspires à nos cœurs, toi, à qui la mère peut donner son fils, toi, Patrie !

CONNAISSANCES UTILES

L'eau froide—et en abondance—appliquée convenablement avec assez de savon ou de perline est ce qu'il y a de mieux pour laver les planchers de cuisine. Les savonnures de chaudron rendent souvent le plancher grasieux.

Les lits et les oreilles de plume gagneraient beaucoup en fraîcheur et en diminution de pesanteur si on les laissait attraper une pluie battante chaque printemps. Après cela on les expose au soleil et à l'air, chaque côté, jusqu'à ce qu'ils deviennent parfaitement secs.

Ne vous servez jamais de camphre pour préserver votre butin contre les mites. Des morceaux de papier goudronné, déposés dans les boîtes à fourrures, offrent une bien meilleure protection. Pour cinq cents vous en achèterez assez pour garnir toutes les boîtes et portemanteaux d'une grande maison.

Moyen de conserver les fleurs.—Combien de fois, en cueillant des fleurs, n'avez-vous pas pensé avec chagrin que bientôt leur éclat allait se ternir et leurs feuilles flétries se pencher sur leurs tiges.

Les dernières fleurs de la saison résistent un peu plus longtemps que celles d'été, même lorsqu'on les conserve simplement dans de l'eau. Si on y ajoute seulement deux grammes de sel d'ammoniaque, on pourra les garder toute la semaine et si on prend le soin de les tremper dans une eau gommée parfaitement limpide et de les laisser bien soigneusement égoutter, on pourra jouir de leur fraîcheur bien plus longtemps encore.

L'influence du Pape.—La papauté a vu, en ces derniers temps, son influence s'affermir et s'accroître. La médiation du Pape dans l'affaire des Iles Carolines, et surtout le rapprochement de l'empire d'Allemagne avec le Vatican, font voir que la papauté est une force qui n'est pas à dédaigner ! Si Léon XIII vit encore quelques années, il accomplira certainement de grandes choses. Comme tous les hommes de génie, il a un idéal supérieur vers lequel il tend avec toutes les forces de son intelligence. Son idéal, c'est de grouper autour de la papauté tous les bons éléments du monde, pour combattre le socialisme grandissant et refaire ainsi du Vatican l'autorité morale la plus respectée et la plus puissante de l'univers. Le prince de Bismarck poursuit à peu près le même but : grouper toutes forces contre la révolution, qui effraie non-seulement les souverains, mais encore tous ceux qui possèdent. Si ces deux souverains finissent par s'entendre—comme tout le fait croire, surtout depuis les derniers mouvements socialismes d'Angleterre, de Belgique, de France et d'Amérique, ce sera un événement considérable.